

Progres du Machinisme

Paris.—Les Progres du machinisme sont soulignés d'une façon très intéressante dans un "Billet Parisien" de Jean-Bernard qui dit: "Il nous faut du nouveau, n'en fut-il plus au monde, disait Lafontaine. Si, du pays des Ombres, le grand fabuliste voit, ce qui se passe actuellement, il doit être content du début du vingtième siècle. Jamais le progrès ne s'est manifesté par autant d'inventions, depuis la télégraphie sans fil jusqu'aux avions extraordinaires. Chaque application nouvelle des progrès de la science soulève les réclamations de ceux qui sont lésés par les découvertes des savants. Il en a toujours été ainsi. Lorsque Jacquart inventa le métier à tisser, les ouvriers lyonnais brisèrent son outillage, pourtant sommaire, et faillirent égarer leur camarade. Pareille mésaventure advint à Barthélemy Thimonnier, le petit ouvrier tailleur de Lyon, qui en 1835, perfectionna l'invention de l'Américain Singer et fabriqua une machine à coudre faisant l'ouvrage de quinze ouvriers. Ceux-ci, croyant qu'ils manqueraient de travail si l'invention se multipliait, envahirent l'atelier de Thimonnier, détruisirent sa machine comme les tisseurs avaient détruit le métier de Jacquart. Thimonnier, ruiné, mourut de misère et de chagrin.

Quand, il y a un siècle, les premiers chemins de fer firent leur apparition en France, les postillons, conducteurs de diligence, maîtres de relais réclamèrent à grand bruit, menaçant d'arracher les rails, quelques années après, M. Thiers, commandant une des plus grosses sociétés économiques, qu'on lui a si souvent reproché, essayait de rassurer tous ces travailleurs, évidemment lésés, en déclarant que le chemin de fer ne serait jamais qu'un joujou, en France, destiné à amuser les Parisiens, dans leur promenade de Paris à Saint-Germain. Les postillons et les maîtres de poste prirent le bon parti d'abandonner les chevaux et les antiques diligences pour devenir hommes d'équipe et chefs de gare.

Plus près de nous, quand les médecins se furent déclarés impuissants à empêcher l'horrible névrose qui rongea les dents des ouvriers qui fabriquent les allumettes, M. Paul Doumer, alors ministre des finances, acheta aux Etats-Unis trois magnifiques machines, merveilleuses de précision, qui confectionnaient automatiquement les allumettes. On place le morceau de bois dans un engrenage qui opère dans une cage de verre, et la machine vous rend une boîte d'allumettes bien alignées, sans une poussière, sans aucun risque pour la santé. Une machine remplace quatre-vingt ouvriers. Plein de sollicitude pour les travailleurs, M. Paul Doumer avait pris l'engagement de ne renvoyer personne que par extinction. Vaine précaution. Les ouvriers se refusèrent à laisser fonctionner les précieuses machines supprimant le danger de cette névrose qui par les émanations du phosphore, détruit en peu de temps les os de la mâchoire. On m'assure qu'un Italien a acheté plus tard à bon prix, ces belles machines qu'il a transportées en Italie, où il a gagné des millions avec ces outils perfectionnés.

Au ministère des postes et télégraphes, on étudie le téléphone automatique. En appuyant sur les chiffres composant le numéro que vous désirez, vous avez instantanément la communication. C'est simple, facile et pratique. Ce système est appliqué aux Etats-Unis et dans plusieurs pays d'Europe. Chez nous, on recule devant cette innovation; que deviendrait les milliers de demoiselles occupées à nous répondre: "Pas libre" et à nous faire perdre notre temps?

UNE LETTRE DE FAIRE-PART

Nous lisons dans la "Liberté": Dernièrement mourait à Paris Mme Honoré Champion, veuve du libraire qui succéda au père de M Anatole France. La lettre de faire-part fut envoyée au nom de la famille de Mme Champion et "ses fidèles servantes Fernande et Julie". A l'heure où l'on est trop souvent obligé de constater que la race des bons et loyaux serviteurs s'éteint peu à peu, soulignons cette émouvante lettre de faire-part, qui honore à la fois la famille Champion et les honnêtes Fernande et Julie. Il y a encore en France—et nous nous en félicitons sincèrement—des maisons où maîtres et domestiques sont unis dans la joie comme dans l'affliction.

BORDEAUX-LISBONNE EN AVION

M. Latécoère vient d'inaugurer, la ligne aérienne Paris-Bordeaux-Madrid-Lisbonne, qui doit être ultérieurement prolongée jusqu'en Amérique du Sud. Parti de Bordeaux à quatre heures du matin, il atterrisait à Lisbonne à midi, après avoir emprunté l'itinéraire suivant: Bayonne, Vittoria, Valladolid, Madrid, Lisbonne. A son arrivée à Lisbonne, l'aviateur a été reçu par le président de la République portugaise, qui a souligné l'intérêt qu'il porte à cette nouvelle ligne internationale.

On a pris treize ans à construire le canal de Suez.

La Patrouille de Butrel

—Butrel! —Mon lieutenant? —Veux-tu faire une patrouille? Butrel me regarde bien en face, de ses yeux bleus très clairs, sourit et dit: —Ça dépend. —Ah! Bah! Et de quoi? —J'veux d'abord savoir qui vous allez m'donner? —Un seul homme: Beaurain. —Bon. Ça m'plait. Mais j'veux savoir encore si c'est intéressant... Dame, vous m'connaissez, mon lieutenant: je n'travaille bien que quand j'm'amuse. —Alors tu travailleras bien. Ecoute un peu: Beaurain et toi, vous allez grimper là-haut, plus haut que nos escouades détachées, jusqu'à ce que vous ayez repéré les petits postes boches. Comprends-moi bien: je ne vous demande pas de partir à la chasse, hein? Je veux seulement que vous me donniez l'emplacement exact des petits postes allemands et, si c'est possible, la distance qui les sépare des nôtres. Il s'agit de faire vite et sans bruit. Ceux-ci, s'ils venaient à nous voir, ils nous tireraient un coup de fusil.

—C'est moche, dit Butrel. —C'est épatant, au contraire! Pensez donc: c'est bien plus calé de ramper jusque sous leur nez sans faire craquer une seule branche, que de vous coller derrière un arbre pour descendre chacun de votre, quitte à vous trotter après sans avoir rien vu.

—Ça, mon lieutenant, c'est vrai. —Et d'ailleurs, je ne fais que te transmettre un ordre. C'est le commandant lui-même qui t'a désigné. Ainsi... Butrel esquissa un sourire, qui ne s'épanouit pas. Il est flatté d'avoir été choisi, se sachant brave, et content que d'autres le lui disent; il tient pourtant à témoigner qu'il s'en moque.

—Alors, mon lieutenant, quand est-ce qu'on part? —Mais, tout de suite.

Il écrase contre sa semelle le bout de cigarette qui ne quitte jamais sa levre, passe sous son menton la jugulaire de son képi, saisit son fusil d'un geste adroit et vif et, l'assurant sous son bras, il pousse les cartouches, une à une, dans le magasin.

—Past! Beaurain! Tu y es? Beaurain se lève avec lenteur. Son visage placide ne reflète même pas la résolution intérieure qui transparaît dans les yeux de Butrel; mais son corps trapu, ramassé, tout en muscles, la souplesse tranquille de son allure, et la seule étreinte de sa main large autour du fût de son Lebel suffiraient à me donner confiance si je ne connaissais déjà longtemps son courage et son indéfectible fermeté.

Butrel devant, Beaurain derrière, ils s'en vont. Nos yeux les suivent. Les bois, autour de nous, se taisent. Nous n'osons remuer, ni tousser, ni parler, tellement le moindre bruit s'épouventerait le silence. Ils pénètrent dans ce silence, s'y enfoncent, y disparaissent. Nous saisissons encore, de nos regards tendus, la passe brusque, entre deux arbres, d'un coin de capote bleue; puis plus rien; nous retombons à mi-pente, contre le mur d'argile, le toit de feuilles mouillées effleurant nos têtes et l'immuable silence pesant sur nous.

Je regarde mes hommes: ils restent immobiles, assis, demi-couchés, en des attitudes qui semblent d'indifférence ou d'ennui; mais ils ont tous, fréquemment, le même geste de tête haussé par-dessus le parapet, le même ardent appel des yeux vers les taillis lointains, qui nous cachent maintenant ceux qui viennent de nous quitter.

Je ne peux plus savoir depuis quel temps ils sont partis. Une heure? Cinq minutes? Je n'ai plus conscience du glissement des secondes.

Et tout à coup, dans le calme poignant de l'espace, un coup de feu claqué, si cruellement brutal que j'ai dû mordre ma levre pour contenir le cri jaillissant de ma poitrine. Un long sursaut à couru sur les épaules des hommes; ils se regardent les uns les autres, pendant que s'amplifie monstrueusement, d'un bout à l'autre du ravin, la résonnance éclatante qui dépeuple sous bois la détonation des fusils.

—C'est Butrel qui a tiré, dit Pannechon. Sûrement... Le crépitement désordonné de quelques Mauser lui coupe un instant la parole. Une balle siffle en l'air, très haut; puis une autre, qui vient de ricocher, passe en rutilant à quelques mètres sur ma droite. Pannechon reprend, la voix basse: —C'coup-ci, mon lieutenant, c'est les Boches. Y aurait du vilain que ça n'm'étonnerait pas... —Tais-toi donc... imbécile!

La vibration de tous mes nerfs a été cause que j'ai lancé le mot rudement, comme j'aurais décoché un soufflet. Mais aussitôt la mine chargée du pauvre garçon, le regard contrit qu'il appuie sur le mien, proquoient en moi une bienfaisante accalmie. J'accepte mieux le silence que nous enveloppe à nouveau, le vaste silence qui retombe sur les bois, submergeant les hautes futaies, les taillis, les buissons, toutes ces branches et toutes ces feuilles dont l'immobilité, en cet instant, semble une dérision à notre inquiétude. —Ah!... dit Pannechon. —Tu vols? —Oui, mon lieutenant. Butrel: l'n'en fait pas; il roule déjà une cigarette... Oh! ça va! Y a Beaurain derrière.



LE GENERAL H. J. E. GOURAUD

Le Général Gouraud, le lion de l'Argonne, est actuellement aux Etats-Unis, où il est arrivé la semaine dernière. Il doit assister à la réunion du "Rainbow Division" de New-York, le 13 et 15 Juillet. Il doit faire une tournée des Etats-Unis avant de se rendre en France. Il est très estimé des poilus américains, un grand nombre desquels se trouvaient sous ses ordres pendant la guerre en Argonne.

Je quitte aussitôt la tranchée, pour monter au-dessus des deux hommes. Butrel m'aperçoit, et ses lèvres minces s'entr'ouvrent dans un franc sourire.

—Eh bien? —Voilà, mon lieutenant... Une seconde, s'il vous plaît, qu'il allume ma sèche.

Il tire quelques étincelles d'un briquet à silex, souffle sur la mèche d'amadou pour en activer la combustion, puis aspire deux longues bouffées, en rentrant les joues et arrondissant la bouche.

—Là, j'suis à vous... Alors on est montés tous les deux. Beaurain à gauche et moi à droite, en se regardant d'un temps en temps pour ne pas s'écarter. On a compté nos pas à partir des tranchées du haut: soixante des miens, allongés à quatre-vingts centimètres, jusqu'au premier Boche que j'ai vu. D'nos p'tits postes à ceux d'en face, j'annonce soixante-dix mètres, et j'suis sûr que j'me trompe pas d'cinq. C'est bien ça, Beaurain? —Oui.

—Bon, tu m'plais, tu gaspilles pas ta salive; alors c'est moi qui garde le crachoir. Mon lieutenant, j's n'ont pas de tranchée continue à la liezière, rien qu'des trous d' sentinelles alignés, sous des p'tits sapins qui bordent le bois. S'y a une tranchée, elle est en plaine. J'ai bien qu'envie d'y aller voir; mais en plein jour, sans blague, y a pas plan.

Butrel parle d'une petite voix au timbre presque enfantine, au début égal et lent; il me regarde, tout en parlant, sans que je puisse voir au fond de ses yeux bleus même le reflet d'une émotion violente; et ses doigts, qui roulent une nouvelle cigarette, n'ont pas ce tremblement léger qui trahit, chez les plus forts, le trouble intérieur qu'ils dominent.

—Mais ce Boche que tu as vu? Ces coups de fusil que nous avons entendus? Un sourire éclaire le mince et dur visage.

—Ben oui, quoi! Y en avait un qui s'était sorti d'on trou... Mais j'vous jure, mon lieutenant, qu'j'aurais pas tiré, si c'était là n'avait pas saute sur son flingue... En somme, je l'ai pas zigouillé; c'est lui qui s'est suicidé.

—Tu l'as? —Un peu! Voyons, vous pensez pas qu'j'allais l'ouper à quinze mètres?... Zut! Y a pas qu'du vent dans ma vessie d'cochon; vous avez du tabac, mon lieutenant?... Merci. Oh! non, pas tout l'paquet; la moitié m'suffit... Ça fait qu'comme ça, n'est-ce pas? tout l'monde est content; vous, vous avez l'enseignement complet; moi, j'ai mon Boche; et la patrouille est entrée... A vot' service pour la prochaine.—Maurice Genèveux.

LE CHANT DU COO

Londres.—Pendant un discours que M. Lloyd George prononçait au pays de Galles, à Bangor, pendant un meeting religieux, un coq l'interprompt par des coaceries éclatantes. Arrêtant, pour quelques instants, son oratoire, M. Lloyd George déclara: "Deux coqs ne peuvent pas chanter ensemble." Quelques minutes plus tard, comme il félicitait les missionnaires gallois qui étaient partis évangéliser l'Orient, le coq recommença de claironner. "Vous voyez, ce coq m'approuve complètement," dit M. Lloyd George au milieu des rires.

Mais dans cette réunion de théologiens, qui put s'empêcher de songer que c'était le chant d'un coq qui scandait tous les reniements de saint Pierre? La première machine à écrire fut fabriquée en 1807.

LES SIGNAUX

Le mariage du capitaine Roland de Lurey, breveté à 28 ans de l'Ecole de guerre, avait mis en émoi toute la garnison d'une des villes frontalières de l'Est.

Reçu dans l'intimité du général, il s'était épris de la demoiselle de compagnie de la générale, et, malgré les répugnances de sa mère qui, veuve d'un colonel, et fille d'un vice-amiral, avait fait pour son fils d'autres rêves, il l'avait épousée. Jolie, intelligente et fine, Lina Lathier fut modeste dans son triomphe. Présente, selon son désir, dans tout le milieu militaire, elle sut s'y faire accepter et vainquit, par sa bonne grâce, les plus mauvais volveurs.

La déclaration de guerre surprit le jeune couple en plein bonheur! Malgré la séparation cependant cruelle, Lina se montra vaillante. Elle fut une des premières à s'enrôler sous l'étendard de la Croix-Rouge, et poussa la bravoure jusqu'à réclamer un poste près du front.

Très fier de sa femme, plus amoureux que jamais, les lettres échangées entre le capitaine et l'infirmière, pleines d'enthousiasme et de bravoure, alimentaient l'intimité la plus parfaite, et les détails donnés par Roland, dissimulés sous des formules conventionnelles, permettaient à la jeune femme de suivre, presque pas à pas, les manœuvres de la division.

Il venait de lui annoncer, avec joie, une permission de quelques heures, lorsqu'il fut mandé par son général.

—Vous êtes, paraît-il, propriétaire du petit château de X... sur les bords de la Meuse? interrogea sans préambule l'officier supérieur. —Oui, mon général.

—Le possédez-vous depuis longtemps? —Depuis six mois, mon général. —C'est bien celui-ci? —Il présentait une photographie au capitaine.

—Parfaitement, mon général. —Est-il habité? —Seulement par le garde.

—Etes-vous sûr de cet homme? —Très sûr; c'est le père nourricier de ma femme.

Il fit un silence. —Eh bien! capitaine, par une trouée très habilement ménagée dans les arbres, des signaux sont échangés, presque chaque soir, entre la tourelle qui avoisine le château et le camp ennemi.

De Lurey bondit. —Mon général, c'est impossible.

—Le fait est certain, voici ce que j'ai décidé: une auto vous attend; vous allez immédiatement partir avec mon officier d'ordonnance et deux hommes éprouvés; vous connaissez les lieux, à vous de découvrir les traitres. Je ne puis vous dissimuler, capitaine, que votre honneur est mis en jeu. —Mais c'est épouvantable! —C'est mon avis.

—Je vous jure, mon général, que si la chose est vraie, j'aurai la vie du traitre à moins qu'il n'ait la mienne.

Le voyage parut long à de Lurey. Arrivés par une sombre soirée de novembre aux abords du château, les quatre hommes se dissimulèrent derrière les massifs qui bordaient la cour d'honneur.

Le sifflement du vent dans les branches et le clapotage de l'eau troublaient seuls le silence.

Dix heures sonnaient, lorsqu'une ombre traversa la maison du garde et traversa rapidement la cour pour disparaître au pied de la tourelle. Peu après une leur apparut sur la plate-forme; un bras agitant méthodiquement un phare envoyait ses rayons dans la direction des lignes allemandes au-dessus desquelles brillait une fusée.

De Lurey, le revolver au poing, franchit d'un bond la cour et les escaliers; il saisit le traitre qui, dans un mouvement d'effroi, avait rejeté son capuchon.

Un coup de feu retentit, un cri terrible traversa l'air et le corps, qu'avait lâché le capitaine, bascula sur le parapet et disparut... Un bruit sourd, le rejaillement de l'eau... le drame avait duré à peine quelques secondes.

La voix de l'officier d'ordonnance, témoin muet de l'épouvantable épisode, sortit de Lurey de sa torpeur. Pas un mot ne fut échangé pendant le retour.

Lorsque le capitaine se présenta devant son général, celui-ci eut un geste de stupeur.

—Eh bien, dit-il? —Mon général, le traitre est mort.

—Vous l'avez tué? —Oui, mon général.

—L'avez-vous reconnu? —Des gouttes de sueur perlèrent sur le front livide du capitaine, tout son corps se raidit il articula péniblement: —C'était ma femme!

Trois jours plus tard, le capitaine de Lurey tombait glorieusement au champ d'honneur à la tête de sa compagnie.—Jean de Rip.

OBSEQUES DE M. PIERRE LOTI

Le conseil des ministres a décidé que les funérailles de Pierre Loti auraient lieu aux frais de l'Etat. Le corps sera donc transporté sur un torpilleur de Rochefort à l'île d'Oléron où aura lieu l'inhumation. C'est M. Léon Bérard, ministre de l'Instruction publique, qui a été chargé de représenter le gouvernement à cette cérémonie.



Mlle MARGARET WILSON

Mlle Margaret Wilson, fille de Woodrow Wilson, vient de faire son entrée dans une sphère de commerce très recherchée par les femmes de nos jours. Elle s'est associée avec une compagnie d'affiches. Pendant la guerre elle a rendu des services en France avec la Y. M. C. A.

Merveilleuse Aventure de M. de Quenin

(RÉCIT HISTORIQUE)

Crant, hochant, tripotant, écumant et éramoisé, M. le comte de Quenin, maître de camp de cavalerie, semait la terreur avec générosité dans les rangs de ceux qui ne le connaissaient point à merveille. Au demeurant, le meilleur homme du monde, mais assombri par une douleur dont il était le mystère d'un air farouche.

Au soir de la bataille de Denain, gagnée aux Impériaux, la colère de M. de Quenin confinait au paroxysme. Car les rumeurs qui couraient sur la félonie et la cruauté de nos ennemis héréditaires n'étaient point pour calmer son atterré et sombre humeur.

Ce n'était que récits d'incendies diaboliques, de soldats ou de paysans attirés en des traquenards, de femmes outragées et de scènes de torture dont Callot, depuis longtemps déjà, avait, de son immortal bécot, tracé l'horrible image.

Aussi bien quand au soir sanglant de l'hécatombe le terrain fut un noyau, M. de Quenin, prompt en paroles comme tout Français qui se respecte, et très excité par l'ivresse de la poudre, se répandait en discours immodérés.

—Point de quartier! point de merci! qu'on achève, qu'on massacre tout! Le sang de cette canaille est trop impur pour souiller le talon de mes bottes! Qu'on passe au fil de l'épée jusqu'aux femmes à la suite de l'ennemi, qu'on égorgue les louvettes au sein de leur mère!

Et de sa haute canne à bec de corbin, le maître de camp en courroux décapitait sans merci sur le champ de bataille les innocentes tiges de genêts et d'ajoncs épargnées par les balles.

Pendant un spectacle le tint en arrêt.

Sur le revers d'un fossé, un groupe de soldats français donnait à boire à un prisonnier blessé. C'était un très jeune homme pâle. Un mince filet de sang vermeil coulait sur son cou blanc. Ses yeux très beaux, dilatés par la souffrance, étaient aussi purs que ceux de saint Sébastien à l'heure de son martyre.

—Qu'est-ce donc? rugit M. de Quenin. —Un Français.

—Un Français! Ciel! Un traitre vendu à l'ennemi. Sang bleu! Point de quartier!

Ce fut son premier cri. Le second fut presque subconscient. Il sortait des sources infinies de la pitié française: —Attendez! Attendez! Que je l'interroge moi-même.

Et, se faisant violence, M. de Quenin approcha: —Ton nom? —Je l'ai oublié.

—Oublié? Ah! ça, tu nous mens, maudit, qui combats contre son pays et son roi!

Sur l'œil pâli, les paupières du blessé frémissent: —Mentir?... Jamais... On est Français... combattre contre vous... jamais... Aucun coup n'est sorti de mon mousquet... Contraint à suivre l'ennemi, j'attendais une balle de vous.

—Explique-toi, fit M. de Quenin ébranlé. —Douleuruse histoire, reprit le blessé péniblement. Mon père, capitaine, à Hochstedt, laissa mourir... Enfant, je le suivais... l'ennemi, brutalement, m'a pris, emmené. M. de Quenin pâlit. Sous sa main tremblante, on voyait frémir les rubans de sa canne épanachée. —Des preuves!

Ceci, je crois, fit le prisonnier, tendant une miniature arrachée à son cou.

M. de Quenin ne voulut point s'attendrir sous l'œil curieux de ses hommes. Mais il connut incertain que le portrait était celui d'Athénais de la Roche des Aubiers, comtesse de Quenin, morte de consommation à la suite du rapt de son fils sur le champ de bataille d'Hochstedt, où son mari avait pensé mourir.

Il raffermi sa voix et simplement: —Ce jeune homme est mon fils, dit-il. S'il en échappe, ce sera dans l'armée du roi un soldat de plus qui saura venger l'injure reçue par

Le Malade et Son Remède

Mon garçon de bureau m'apporta une carte. Je lus un nom. —Dans une seconde, je sonnerai. Et j'achevai de dicter à ma sténodactyle, je suis débordé. On me présente dix dossiers par jour, on me supplie de trouver des capitaux, c'est absorbant, éreintant; il faut étudier des documents extraordinaires, courir aux renseignements, voyager...

Mais quel métier passionnant! Il y a les inventeurs éloquents qu'il est imprudent d'admirer trop vite; plus ils sont persuasifs, plus on risque d'être embarqué. Il y a aussi les malheureux qui s'expriment mal, ne savent pas faire valoir la beauté de leurs découvertes; alors on est obligé d'étudier personnellement leurs obscures propositions, sans tenir compte des explications préliminaires. Il y a encore les rasurs, qu'il faut savoir éconduire; ceux-là vous causent une perte de temps dont je demeure inconsolable. A leur sujet, j'ai fait apposer dans les couloirs, dans l'antichambre et dans mon cabinet, des pancartes imprimées en gros caractères très nets: —Soyez brefs et concis.—Dumas père.

Résumez! Résumez!—Buffon. Les meilleures pièces se racontent vite.—Shakespeare. Et enfin celle-ci, collée sur ma glace: —Pendant que vous parlez on pourrait trouver des capitaux.—Lloyd George.

Les axiomes et les signatures sont de moi, je m'en excuse, mais il faut frapper l'imagination. Ayant expédié mon courrier, je me recueillis quelques secondes et relus le nom inscrit sur la carte de visite: Pilouchet.

Je sonnai. —Faites entrer!

Jeus bientôt devant moi un petit homme aux cheveux blancs et à l'œil éteint.

Je ne me fie pas plus au regard des personnes qu'à leurs boniments. Combien de puissants financiers ont l'air endormi, méfiez-vous! J'en ai même connu un qui dringait trois banques à Constantinople, un vrai phénomène; il vous écoutait sans avoir l'air de comprendre un seul mot, il égrenait un long collier de perles fines, selon la coutume orientale... une manœuvre, vous m'entendez, une manœuvre de vieux roublard... en palpant chaque grain, il songeait lentement à vous fourrer dedans.

Je saluai mon visiteur, lui fis signe de s'asseoir et l'attendis.

Il regarda la pancarte. —Comme vous avez raison, me dit-il, il faut tellement se méfier de tous ces diseurs de rien.

Je me contentai d'acquiescer de la tête, sinon, c'était engager un dialogue sur le temps perdu qu'on ne retrouve jamais sur cet, sur cela; bavardage inutile et contre ses principes.

—Vous désirez? lui dis-je. —Il avait compris ma hâte de connaître l'objet de sa visite.

—Voici... J'ai construit trois ports, et je viens d'obtenir l'entreprise des travaux d'un quatrième. Ayant engagé de gros capitaux dans les usines de mon genre qui travaillent pour la guerre, je désireais trouver des fonds. L'affaire est sûre; l'Etat devient mon client...

—Très intéressant, lui répondis-je sincèrement. —Vous vous en rendez compte, et j'en suis fort aise, reprit-il.

—Est-ce en France? —Non, monsieur... Puisque je viens solliciter votre appui, je n'ai aucune raison de vous faire des mystères, ce port se trouve en Afrique.

—En Afrique? répliquai-je, enchanté de cette future belle affaire. —Oui, en Afrique.

—Dans quelle partie? —Dans le... A... voyons... c'est dans le... ah!

Une véritable souffrance le torturait, il faisait des efforts de mémoire puissants et stériles. —Je suis trop bête, s'empêchait-il. —Voyons, aidez-moi... c'est entre le... et la... au sud du... ah!

Ses yeux erraient lamentablement sur l'avis. —J'attend que vous parlez... C'était un aphasique. La timidité ou la maladie le paralysait. Quel instant terrible pour lui, comme pour moi!

Le petit vieillard sentit qu'il n'en sortirait pas, il se leva. —Je vous l'écrirai, articula-t-il, visiblement impressionné, je vous l'écrirai.

Je l'accompagnai jusqu'à la porte, consolatif et affectueux. —Ça n'a aucune importance, cher monsieur, vous m'enverrez un bleu en rentrant... D'ailleurs, ces noms étrangers ne sont pas toujours faciles à retenir... L'écrivain.

Le lendemain, je n'avais ni bleu, l'ennemi... Et comme l'émotion le prenait à la gorge. "Qu'on le presse, fit-il d'une voix rude, et maintenant aux affaires pressantes!"

Et sans doute, en ce jour, M. de Quenin se rejouit-il d'avoir maintenu la réputation du soldat français qui, disent les mémoires inédits de son compagnon d'armes Gaume de Casan: "Se montra dans toute cette guerre ce qu'il est toujours: vaillant au combat, humain et magnanime pour l'ennemi à terre."—André de Maricourt.

ni lettre. Enfin! On en voit tellement et de toutes les couleurs dans le monde des affaires que j'oubliai mon importun; néanmoins, je regrettai de n'être pas intéressé dans les travaux du port africain. —Un mois se passa.

Un matin, mon garçon de bureau m'apporta une carte. Je lus à nouveau: Pilouchet.

—Faites entrer vite!

Je reconnus mon individu, cette fois tout guilleret et l'œil vif. Il prit rapidement possession d'un siège.

—Quand j'ai eu le plaisir de vous voir dernièrement, s'exprima-t-il, avec volubilité, j'étais vraiment malade.

—Mais non, monsieur... —Si monsieur, je bégaiais, je ne trouvais plus mes mots, j'étais aphasique.

—Mais non, monsieur. —Si monsieur, bel et bien aphasique.

—Un peu de fatigue, peut-être, de neurasthénie...

—Vous êtes trop bien... En sortant de votre bureau, je me suis rendu compte de mon état et j'ai consulté un spécialiste.

—Au fond, vous avez bien fait. —Naturellement, puisque je suis guéri... Il m'a ordonné un remède d'une simplicité inouïe, et, au bout de trois semaines de traitement, je pouvais parler, deux heures durant, à ma chambre syndicale.

—Tous mes compliments, m'écriai-je, enchanté de sa joie.

J'allai même plus loin, je me fis plus malade que lui.

—Pareille mésaventure ne tardera pas à m'arriver, le surmenage de mon bureau me cause d'inquiétantes migraines.

—Ne vous alarmez pas, allez chez mon docteur. C'est le docteur... attendez donc, le docteur... ça, c'est un peu roide... le docteur... voyons... rue... quelle rue déjà? Je lui tendis la perche.

—Son nom n'inquiète peu... Dites-moi ce remède si simple... Il reprit confiance et sourit.

—Un remède bête comme chou, à la portée de tous... chacun en a chez soi, vous en avez chez vous... —Chez moi?

—Oui, chez vous. Ecoutez bien: le matin et chaque soir... vous allez vous torturer... vous en allez dans un peu d'eau, une cuillerée à soupe...

—Je délaye de quoi?... —Une cuillerée à soupe de... attendez... de... ça c'est ingrognable... pendant trois semaines, matin et soir j'ai préparé moi-même ma potion... c'était du... du... ah! tout de même...

Tout à coup mon interlocuteur devint d'un rouge impressionnant, ses yeux lui sortaient de la tête. Il essaya encore: —Une bonne cuillerée à soupe de... de... ah!...

Puis il disparut. —Tant pis pour le nom du remède, mais celui du port m'intéressait bigrement.—Maurice Vaucaire.

UNE FOIRE D'ECHANTILLONS A TANANARIVE

Pour la première fois depuis qu'elle existe, la grande île de Madagascar, qui est maintenant en plein développement économique, convie la mère patrie, la France, les nations alliées ou leurs colonies et leurs dominions à prendre part à la foire d'échantillons qui aura lieu à Tananarive, en août et en septembre 1923.

Quoique d'une grande superficie, l'île de Madagascar n'a pas encore pris un essor économique qui puisse se comparer à celui du Maroc et de l'Indo-Chine française, mais elle possède un sol et un sous-sol d'une richesse incalculable. On y cultive le riz,